

Malgré le péril de son entreprise, notre jeune homme semblait se préoccuper fort peu des dangers qu'il pouvait courir. Il fredonnait gaiement un chant populaire, et ne s'interrompait parfois que pour examiner attentivement les signes indicateurs qui devaient le guider dans sa route.

—Je ne me trompe pas, voici bien la rivière aux Castors, se dit-il, en s'arrêtant au bord d'un large ruisseau qui venait, à travers deux montagnes, se jeter dans le grand fleuve, et il s'engagea dans la gorge étroite, et par moment si resserrée, qu'il était obligé de marcher dans le lit même de la rivière. Après avoir suivi pendant un quart-d'heure la pente douce qu'il remontait, le jeune voyageur ne put retenir un cri d'admiration à l'aspect du paysage magnifique qui se présentait à lui. Les bords escarpés de la rivière, si rapprochés en cet endroit qu'à peine le soleil pouvait-il y faire pénétrer ses rayons, s'éloignaient tout-à-coup, et décrivant de chaque côté un cercle pour venir se rejoindre à une centaine de pieds plus loin, formaient un amphithéâtre naturel, dont le centre était occupé par un lac aux ondes transparentes et paisibles.

Plusieurs centaines de petites habitations en terre s'élevaient sur le bord de ce lac, et semblaient parfois sortir du sein des eaux. Leurs toits arrondis, admirablement calculés pour servir de défense contre les éléments, annonçaient une industrie et une prévoyance étrangères aux naturels du pays; des ponts, des échuses, disposés avec un art admirable, facilitaient les communications et permettaient d'éviter les dangers de la crue trop rapide des eaux.

Bien qu'à l'admiration qu'il avait témoignée, il fût aisé de voir que notre voyageur n'avait jamais vu une colonie aussi nombreuse de castors, cependant il était trop au courant des habitudes industriennes de ces animaux, pour partager un instant l'illusion des voyageurs européens, qui ne peuvent croire, à l'aspect d'un de ces établissements, que ce ne soit pas là l'œuvre de l'homme.

Le jeune Canadien tourna le lac et s'engagea dans une gorge, qui faisait justement face à celle par où il était entré dans la vallée; cet étroit et difficile sentier le conduisit enfin sur la lisière d'une vaste clairière, au bord de laquelle étaient placées au hasard, sans ordre et sans symétrie, une soixantaine de huttes, bâties avec des troncs d'arbres, des broussailles et de la terre.

Le jour qui commençait à décliner ajoutait, à l'aspect sombre et sauvage de cette solitude, un caractère particulier de tristesse qui fit frissonner le jeune homme. Il eut besoin de se dire que dans cet établissement indien, il trouverait un ami et un frère pour éloigner de lui la vive impression qui semblait clouer ses pieds au sol humide de la forêt. Il quitta l'ombre protectrice des grands arbres et fit quelques pas dans la clairière.

Il vit alors se mouvoir au milieu des hautes herbes qui entourent les huttes indiennes, une trentaine de corps qui paraissaient et disparaissaient alternativement, mais si vite qu'à peine pouvait-on distinguer les formes humaines, c'étaient les enfants de la tribu, se livrant à leurs jeux accoutumés. Dès qu'ils aperçurent l'étranger, ils poussèrent des cris perçants et s'enfuirent en toute hâte vers le village comme pour y donner l'alarme. Mais leurs clameurs bruyantes avaient déjà attiré sur la porte de la hutte la plus voisine une douzaine de guerriers; ce fut vers ce groupe que se dirigea l'étranger. Celui qui paraissait être le chef lui indiqua du doigt la porte de la

lutte; il y entra et, s'avançant vers une pile de fagots de branches odorantes, il en prit un et s'assit en silence. Un grand nombre d'Indiens vinrent se ranger autour de lui, attendant avec patience que la dignité de l'étranger lui permit de parler.

Les chefs, assis vis-à-vis de lui, dirigeaient à peine un regard de son côté, se renfermant dans une réserve impassible; mais ceux des guerriers qui étaient demeurés dans l'ombre ne perdaient pas un de ses gestes, pas un des mouvements de ses muscles, partagés qu'ils étaient entre l'étonnement et la défiance.

Enfin le plus ancien parmi les chefs se leva, et s'adressant à l'étranger, lui parla en langue indienne.

—Aucun de mes frères ne parle-t-il français, demanda le jeune homme, en indiquant par un geste qu'il n'avait pas compris.

A cette demande, un imperceptible mouvement passa sur tous les visages, et le même chef répondit d'un ton sec et froid, dans le patois français du Canada.

—Le visage pâle peut parler, les Hurons l'écoutent.

—Le visage pâle a quitté ce matin sa demeure, pour venir serrer la main au brave Tevesina, son frère d'adoption, conduisez-moi donc vers lui afin qu'il me reçoive dans sa hutte, et que cette hospitalité confirme nos liens d'amitié.

A ce nom de Tevesina, et dès que l'étranger eut cessé de parler, une conversation animée s'établit entre les Indiens. Frédéric-Tevesina devina bien vite que sa demande, au lieu de lui concilier les égards et l'amitié des Hurons, avait soulevé contre lui leur haine et leur défiance. Mais il pouvait d'autant moins se rendre compte de cette fâcheuse disposition, qu'il savait l'influence de Tevesina parmi les siens.

La délibération fut bientôt troublée par les clameurs et les vociférations de la foule des femmes et des enfants, que la nouvelle inattendue de l'arrivée dans le village d'un visage pâle, frère et ami de Tevesina, avait déjà réunie autour de la hutte du conseil.

Quelques mots expliquèrent bien vite, au jeune Beauregard, le danger qui le menaçait: la tribu de Tevesina, après un combat malheureux, avait abandonné depuis quelques jours son village de la rivière aux Castors, qui n'était d'ailleurs qu'un établissement provisoire, pendant la saison de la chasse. Les ennemis en avaient pris possession, et c'était au milieu d'eux que se trouvait le jeune colon.

Au point de vue de Français et d'ami de Tevesina, il devait être considéré comme un ennemi par la tribu huronne, alliée des Anglais. On feignit de le prendre pour un espion, afin de pouvoir assouvir plus cruellement cette double haine.

COMTESSE DROHOJOWSKA,

A Continuer.

LES PELERINS DE MARIE.

“Jeunes pèlerins où allez-vous?—Nous venons de faire notre première communion; nous allons nous consacrer à la *Reine des Anges*, et lui demander la persévérance.—Ayez confiance, pieux enfants, Notre-Dame-de-Bon-Secours vous bénira.”